



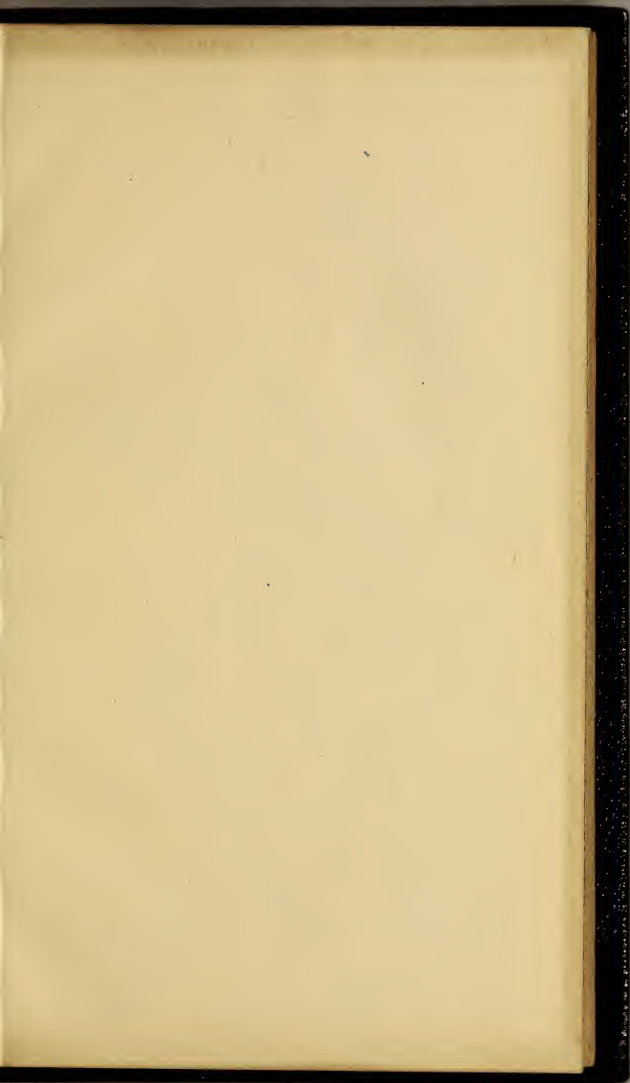
A 226

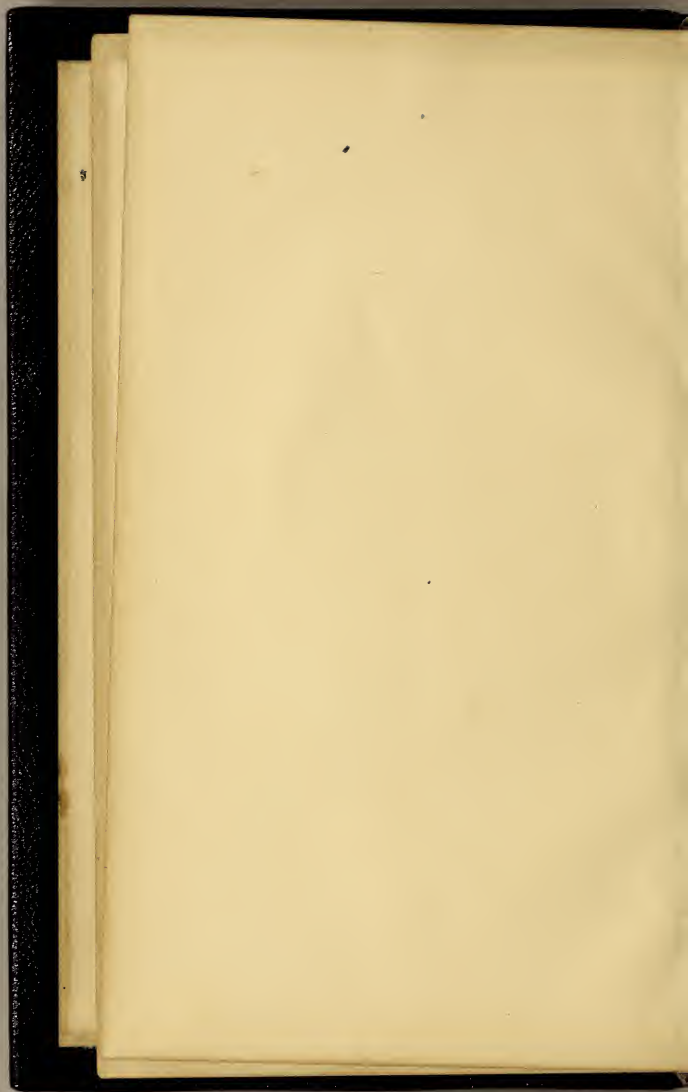


John Carter Brown
Library
Brown University

Mr. Geo. Bourne
Hawaii, Can.

E745
B1112

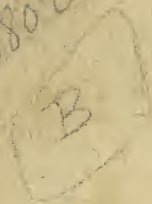






38.

96802



This book is
a copy of the
"Parkerian" Hall
Cathedral
II p 101.

~~101~~

7104
L E T T R E

D'UN HABITANT

DE

LOUISBOURG.

CONTENANT UNE RELATION
exacte & circonstanciée de la Prise de
L'ISLE - ROYALE, par les Anglais.

Insanire quid est?



A Q U E B E C,

Chez GUILLAUME LE SINCERE, à l'Image
de la Vérité.

M. DCC. XLV.

1875

March 1st

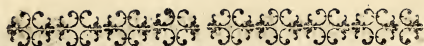
Dear Sir



Yours faithfully

Wm. L. G. ...

1875



AVERTISSEMENT

DE

L'IMPRIMEUR.

CETTE Lettre m'étant tombée entre les mains , j'ai crû la devoir imprimer , par l'utilité qui en doit réjaillir sur les autres Colonies. Les abus y sont les mêmes : La Cour étant informée des vérités contenues dans la Lettre que je donne au Public , y mettra sans doute ordre , & empêchera par-là qu'il n'en arrive autant à d'autres établissemens , non moins utiles aux Français , que celui dont les Anglais viennent de s'emparer. Il est à craindre qu'un succès inespéré ne les porte d'entreprises en entreprises. Le Commerce de la France , qui la rend si florissante , a déjà beaucoup souffert : De nouvelles pertes le ruineroient entièrement. Quel plus puissant motif pourrions-nous avoir pour passer sur toutes ces considérations ! C'est ce qui m'a déterminé à ne point balancer sur l'impres-

sion de cette Lettre Véridique. Quelques personnes pourront s'offenser de ce que leur réputation , ou celle de leurs parens , n'y est point ménagée. Mais pourquoi n'ont - elles pas mieux fait leur devoir ? On leur eût rendu la justice que l'on rend à qui a sçu le remplir.

LET.



LETTRE

D'UN HABITANT

DE

LOUISBOURG.

JE vous remercie , Monsieur & très-cher ami , de la part que vous prenés au malheur qui m'est arrivé. S'il ne retomboit que sur moi seul , j'y serois beaucoup moins sensible. Je ne suis pas tant à plaindre qu'une foule de misérables , dénués de tout & sans ressource , qui , si la Cour n'y pourvoit , vont être contraints de mandier leur subsistance : Tristes effets d'une guerre qui semblent être malheureuse que pour nous ! Les premières nouvelles des Conquêtes de notre Auguste Monarque , que nous apprenons en débarquant , sont , à la vérité , bien capables de combler tout le Royaume d'une joye pure & excessive. Mais comment la pou-

vons-nous gouter sans mélange, accablés des plus affreux revers, & dépourvillés des biens qui étoient le fruit du travail de plusieurs années? Nous sommes malheureux au point, que les Anglois ont commencé par nous, & qu'ils n'avoient jusqu'à présent pu réussir contre les François. Il faut que notre perte soit peut-être les seuls progrès qu'ils feront de cette année! Ce n'est pas le moindre chagrin que ressentent des sujets aussi zélés que nous le sommes.

LA source de notre infortune est, sans contredit, la foiblesse de notre déplorable colonie: mais on ne peut s'empêcher de convenir, que les fautes nombreuses qui ont été commises, n'y aient autant ou plus contribué.

JE vous recommande le secret sur tout ce que je vais vous dévoiler, ou je vous prie, du moins, de taire mon nom. Il est souvent dangereux de dire la vérité, & de le faire avec cette candeur ingenuë qui va diriger ma plume.

Nous n'ignorions point depuis long-tems, qu'il se tramoit une entreprisede secrete contre nous, à la

Nouvelle Angleterre. (1) Tous les jours nous recevions de secrets avis qu'on armoit le long de la Côte : Cela ne pouvoit regarder que *l'Isle-Royale*, nous en étions certains. On eut donc tout le loisir de prendre des précautions, pour se mettre à l'abri du péril qui nous menaçoit ; on le fit aussi, mais on ne prit pas toutes celles qui convenoient.

LA situation où nous étions, à la veille d'un danger pressant, fut marquée à la Cour par l'occasion des Vaisseaux *l'Ardent & le Karibou*. Nous sollicitons un prompt secours. Quand nous ne l'aurions pas fait, notre foiblesse apparente & fidèlement exprimée au Ministre, devoit nous le procurer. Notre colonie étoit d'une assez grande importance : sans elle, le Canada est exposé, & il n'est pas aisé de le conserver.

(1) On appelle Nouvelle Angleterre, une Contrée de l'Amérique Méridionale. Elle est bornée au Nord par la Nouvelle France, au Midi par la Nouvelle York, ou le nouveau Pais-Bas, & au Levant par la Mer du Nord, ou l'Océan. Les habitans naturels de la Nouvelle Angleterre sont les *Almouchiquois*. La Capitale est *Boston*.

LA premiere faute doit être attribuée aux deux Vaisseaux de guerre dont je viens de parler. Si leurs Commandans eussent voulu se prêter à une expedition facile sur l'*Acadie*, nous ruinions les Anglois de ces cantons, & les mettions hors d'état de songer au projet qu'ils ont exécuté. Mais il regne un abus dans la Marine de France, contre lequel on ne sçauroit trop crier, & contre lequel on crie toujours vainement : la plûpart des Officiers des Vaisseaux du Roi, livrés à l'appas du gain, font le métier de Marchands, quoique cela leur soit interdit par les Ordonnances de SA MAJESTÉ'. On n'imagineroit jamais combien le commerce en souffre, le service n'y gagne pas davantage. Il est bien à présumer que c'est à l'insçu du Ministre, qui n'a que la gloire de son maître en vûë : d'autres motifs animent les personnes qui l'approchent, dont la part dans ces honteux trafics, sert à les autoriser ; & à lui en dérober la connoissance.

IL ne falloit que se présenter devant cette colonie Angloise, voisine de notre malheureuse Isle, & y débarquer peu de monde. Mais, durant

ce tems , les pacotilles auroient été négligées, & l'intérêt général, celui de l'Etat , l'eût emporté sur le particulier ; (²) ce qui auroit été contraire à l'usage reçu dans un Corps, qui devoit protéger les Négocians, loin de travailler à leur ruine. Passés-moi quelques traits de cette force ; ils sont vrais, quoique durs.

Au lieu de cette expédition , qui nous eût mis à couvert d'un malheur auquel l'Etat ne doit pas être moins sensible que nous, on s'amusa à perdre du tems en disputes inutiles : elles aboutirent de la part des Capitaines des Vaisseaux du Roi (*MM. Maichin, & de la Sauzai*) à persister dans leur retus, & de la part de notre Gouverneur (*M. du Quesnel*) à se plaindre de leur procédé ; qu'il ne seroit pas en effet, bien aisé de justifier.

EN enlevant l'Acadie aux enne-

(²) Cet exemple est devenu contagieux dans toutes nos Colonies, où les Généraux, loin de soutenir le commerce, sont les premiers à lui porter préjudice : Ils s'enrichissent pour la plupart dans le commerce étranger, qui est si nuisible à celui des Sujets du Roi. Je parle ici comme témoin oculaire.

mis , nous nous ôtions l'inquiétude d'un dangereux voisinage , & nous détruisions une grande partie des moyens dont l'ennemi s'est servi contre nous. Ces Messieurs se retranchoient sur ce qu'ils n'avoient point les ordres de la Cour , comme s'il en falloit de particuliers à tous les sujets du Roi pour empêcher ses ennemis de faire du mal , en leur en ôtant les moyens , lorsque la chose est si facile. Mr. du Quesnel ne put les engager à appuyer son entreprise : en vain reclama-t-il l'autorité dont il étoit dépositaire. Il lui fallut penser à se tirer seul d'affaire. Plut à Dieu ! qu'il eût renoncé à cette folle entreprise , ou qu'il n'y eût jamais songé , non plus qu'à celle qui l'avoit précédée , & que je raconterai bien-tôt.

Le mauvais succès dont cette entreprise a été suivie , est envisagé , avec raison , comme la cause de notre perte. Les Anglois ne nous auroient peut-être point inquiétés , si nous n'eussions été les premiers à les insulter. Notre qualité d'agresseurs nous a été funeste ; je l'ai ouï conter à plus d'un ennemi , & je n'y vois que trop d'apparence.

LES habitans de la nouvelle Angleterre étoient intéressés à vivre en paix avec nous. Ils l'eussent sans doute fait , si nous ne nous étions point avisés mal à propos , de les tirer de cette sécurité où ils étoient à notre égard. Ils comptoient que de part & d'autre, on ne prendroit aucun parti dans cette cruelle guerre qui a mis l'Europe en feu , & que nous nous tiendrions comme eux , sur la seule défensive. La prudence le dictoit ; mais elle n'est pas toujours la règle des actions des hommes : nous l'avons plus éprouvé que qui que ce soit.

Dès que notre Gouverneur eut sçu la déclaration de la guerre , il forma de vastes projets, qui ont abouti au malheur qui nous est arrivé. Dieu garde son ame en paix ! c'étoit un pauvre Sire , à qui nous n'avons gueres d'obligation : homme capricieux , inégal , sujet à boire , & ne connoissant dans le vin ni mesures ni bienséances. Il avoit choqué presque tous les Officiers de *Louisbourg* , & les mettoit en compromis avec les soldats. Le désordre de ses affaires lui avoit fait donner le Gouverne-

ment de l'Isle-Royale. Il étoit ruiné. La folle entreprise de *Canceaux*, que je vais tout-à-l'heure décrire, & dont on voulut envain le détourner, est la première cause de la perte d'une Colonie si utile au Roi.

Que M. Du Quesnel différoit de son prédécesseur ! M. Forent, auquel il avoit succédé, étoit fils d'un Chef d'Escadre, & petit-fils d'un Amiral de Dannemarc. Son grand-pere y avoit passé fort jeune, pour cause de Religion. M. Forent avoit commencé à servir jeune dans la Marine, & il sçavoit son métier. Il méritoit, par sa douceur & son humanité de conduire les hommes. On le craignoit parce qu'on l'aimoit. En partant de France il avoit de grandes vûes pour faire fleurir la Colonie dont le Roi l'avoit nommé Gouverneur. Mais il mourut au bout de neuf ou dix mois. Il legua en mourant une somme de trente mille livres, pour instruire & élever de jeunes Demoiselles, filles d'Officiers morts à *Louisbourg*. Cette somme est à Paris, & l'on n'en prend que le revenu. On dit qu'une Sœur de ce charitable Gouverneur va tenter

ter de détruire un aussi bel établissement ; mais il est à souhaiter qu'elle échouë dans un dessein si contraire au bien de l'Etat & à la Religion , qui y trouvent un égal avantage.

ON ne sçauroit apporter trop de sagesse dans le choix des Gouverneurs que l'on donne aux Colonies. Comme ils en sont l'ame, il est d'une consequence infinie que leurs sentimens répondent à la dignité du Prince qu'ils représentent. Mais on n'en voit que trop se conduire par les plus indignes motifs. Que j'aurois de choses à dire là-dessus , si c'en étoit ici le lieu ! J'aurai peut-être occasion quelque jour de rendre public ce que je sçais à cet égard , recueilli de mes différens voyages dans plusieurs de nos Colonies.

L'ENVIE de M. Du Quesnel étoit de se distinguer contre les Anglais. Pour éfectuer ce noble & hardi projet , il arma une Goualette ⁽³⁾ de

B

(3) *Espèce de Navire d'une construction singulière, & d'une manière renversée, qui contribué à le faire bien marcher.*

16.
Mai
1744.

quatorze canons, & un Batteau, (4)
sur lesquels il mit environ six cens
hommes, soldats & matelots, pour
s'aller d'abord emparer de la petite
Isle de Canceaux. Ce devoit être le
signal de rupture avec les Anglais,
nos voisins. Son armée revint bien-
tôt victorieuse. Cette entreprise,
qu'on a tant fait sonner, étoit en
vérité peu digne que l'on s'y arrê-
tât : On auroit dû regretter jusqu'-
aux frais qu'elle nous a coûtés. En
effet, les Anglais établis sur cette
petite Isle étoient sans la moindre
défense; ne songeant pas même qu'-
ils dussent être attaquez, parce qu'-
ils ignoroient que nous fussions en
guerre avec leur nation. Nous en
avons été les premiers instruits :
D'ailleurs, cette Isle n'étoit rien
moins que fortifiée ; l'Angleterre
ne s'en étant jamais mise en peine.
Quelques-uns de ses Sujets y avoient
formé un misérable Bourg, que
nous brûlâmes. Voilà à quoi se ter-
mina cette expédition, pour laquel-
le celui qui en étoit l'Auteur auroit

(4) *Petit Navire qui n'a qu'un mât, &
dont on se sert beaucoup dans l'Amérique.*

crû devoir mériter les honneurs du triomphe.

Ce foible succès encourageant notre Gouverneur, il aspira à une Victoire plus solide. Ne pouvant obtenir de secours des Commandans de l'Ardent & du Kanibou, il ne se déconcerta point ; mais résolut de venir seul à bout de prendre l'Acadie. Il paroïsoit même flaté de n'en avoir à partager la gloire avec personne.

Vous sçavez, MONSIEUR, que l'Acadie nous a autrefois appartenu, & que nous l'avons cédée à l'Anglais, par la paix d'Utrecht. Elle est même encore peuplée des anciens habitans François, qui l'occupoient. C'est sur quoi se fondeoit M. du Quesnel, il est sûr qu'il ne s'abusoit point. Nous avons éprouvé qu'ils conservent encore un cœur François. Ne seroit-ce point ce qui auroit obligé nos Vainqueurs, à ne vouloir pas qu'aucun de nous soit demeuré dans l'Isle Royale ? Il est effectivement bien difficile de renoncer à une domination comme celle de France, où regnent des Monarques dont les vertus sont si connues, & qui sçavent s'acquiescer le cœur de leurs Sujets.

Au mois de Juillet, M. du Quesnel fit partir le sieur *du Vivier*, Capitaine de Compagnie, avec ordre de se rendre par terre jusqu'à la *Baye Verte*. Cet Officier en avoit deux autres avec lui, de la garnison de Louisbourg; il en prit encore deux à l'*Isle de St. Jean*. Ces cinq Officiers n'avoient que quatre-vingt dix hommes de troupes réglées : mais ils rassemblèrent sur leur route environ trois à quatre cens Sauvages, & se rendirent devant le *Port-Royal* ⁽⁵⁾, avec cette petite armée. Leur camp fut très-bien assis. Ils le placèrent sur une coline, assez élevée pour pouvoir commander au Fort, dont ils étoient si près qu'on pouvoit presque se voir & se parler. Les Français ⁽⁶⁾ sujets de la Grande-Bretagne, les reçurent avec des démonstrations d'une joye sincere, & leur ont toujours rendu les services qui

(5) Ainsi s'appelle le Fort, qui est la seule défense qu'ait l'*Acadie*. C'est nous qui l'avons construit.

(6) C'est parler improprement, les Français de l'*Acadie* étant plutôt neutres.

ont pû dépendre d'eux. Le Sieur du Vivier leur a fait faire des échelles pour appliquer à la muraille du Fort, au cas qu'il fût question d'en venir à l'assaut ; & ils y ont travaillé avec tout le zèle qu'on peut attendre du plus fidèle sujet. Comme on avoit recommandé de les traiter avec de grands égards, qu'ils le méritoient, tout leur a été exactement payé. Le Gouverneur du Fort, après la retraite des nôtres, leur dit à cette occasion, que, *puisque la France les avoit payés pour les échelles qu'ils avoient faites, il étoit naturel que l'Angleterre les payât pour les défaire.* On les y occupa en effet.

L'ARRIVÉE des Français devant le Port-Royal intimida tellement le Gouverneur, qu'il promit de remettre le Fort sans tirer, dès qu'il verroit paroître deux Vaisseaux dont on l'avoit menacé. Nous fumes long-tems en présence, sans qu'il se passât rien de part ni d'autre. Nos gens se dispoient à attaquer, aussi-tôt que les Vaisseaux paroïtroient : & en cas que les ennemis voulussent se défendre, ils avoient fait préparer, par les habitans du Pays, des flèches armées.

d'artifice pour mettre le feu. L'essai en avoit déjà été fait. Le sieur du Vivier venoit d'être relevé par le Sieur de *Ganas*, autre Capitaine de Compagnie franche, parti depuis lui de Louisbourg. Ce second Commandant manœuvra mal : impatient de ne point voir arriver les Vaisseaux qu'il attendoit, il leva imprudemment le blocus, & se retira à plus de cinquante lieuës dans les Terres. C'est là ce qui a fait manquer l'expédition.

Le sujet du retardement des deux Navires destinés pour cette entreprise, avoit d'abord été la dispute du Gouverneur, avec les Commandans de l'*Ardent* & du *Karibou*. M. du Quesnel se flatoit toujours de les gagner. Voyant qu'ils étoient inflexibles, il prit son parti, qui fut d'armer un Navire Marchand de la Rochelle, nommé l'*Atlas*, avec le Brigantin (7) la *Tempête*. Mais il n'eut pas la satisfaction de les voir mettre

(7) Bâtiment léger, propre pour la course, & qui va à la rame & à la voile : il est sans pont.

à la voile , étant mort subitement , au mois d'Octobre , peu regretté & méritant peu de l'être. On diroit de tout autre qu'il seroit mort de chagrin , mais on le lui imputeroit à tort.

M. *du Chambon* , Lieutenant du Roi , ayant pris le commandement , les fit partir le vingt-trois. Ce nouveau Commandant ne pouvoit faire autrement ; dans la situation où étoient les choses , il falloit nécessairement envoyer ces secours aux Troupes que l'on supposoit encore campées devant le Port-Royal , où elles n'étoient plus , ainsi que les deux Vaisseaux s'en apperçurent en arrivant sous le Fort. Il fallut s'en retourner. Cet armement fut perdu ; quoiqu'il fit quelques prises au retour , elles étoient incapables d'en dédommager. On auroit pû prendre , si l'on eût voulu , un Navire richement chargé , mais on perdit la tête : triste présage de ce qui devoit arriver pendant le Siège !

L'EXPEDITION de l'Acadie manquée , quoiqu'il y eût tout à parier qu'elle réussiroit par le peu de forces que les ennemis avoient pour

nous résister, leur fit faire de sérieux réflexions sur notre crainte, ou notre foiblesse. Selon toutes les apparences, ils en conclurent qu'ils devoient profiter d'une aussi favorable circonstance, puisque dès-lors ils travaillèrent avec ardeur à l'armement qui leur étoit nécessaire. Ils ne firent pas comme nous : ils se prêtèrent un secours mutuel : on arma dans tous leurs Ports, depuis l'Acadie jusqu'au bas de la Côte : on dépêcha en Angleterre, & on envoya, dit-on, jusqu'à *la Jamaïque*, afin d'en tirer tous les secours qu'il seroit possible. Cette entreprise fut concertée avec prudence, & l'on travailla tout l'hiver pour être prêt au premier beau tems.

LES préparatifs n'en pouvoient être si secrets, qu'il n'en transpirât quelque chose. Nous en avons été informés dès les premiers instans, & assez à tems pour en pouvoir donner avis à la Cour, par les deux Vaisseaux de guerre qui nous avoient si peu servi; car il est bon de dire, que tranquilles dans le Port, ils n'ont pas daigné sortir pour donner la chasse à quelques Corsaires, qui venoient

souvent croiser jusqu'à mettre du monde à terre, s'ils l'eussent jugé à propos. Je me suis plusieurs fois étonné de ce qu'ils ne le faisoient point, & n'ai pas été le seul habitant qui a murmuré de cette étrange inaction. Au reste, il semble que cela soit commun à toutes nos Colonies de l'Amérique, où j'ai entendu dire qu'on y avoit les mêmes sujets de plaintes.

Nous eumes tout l'hiver à nous, c'étoit plus qu'il n'en falloit, pour nous mettre en état de défense; mais la terreur s'étoit emparée des esprits : on tenoit des conseils, dont le résultat n'avoit rien que de bizarre & de puérile; cependant le tems s'écouloit, nous perdions de précieux momens en délibérations inutiles, & en résolutions presque aussitôt détruites que prises. Quelques ouvrages demandoient qu'on les parachevât : il en falloit renforcer quelques-uns, augmenter quelques autres, pourvoir à des postes, visiter tous ceux de l'Isle, voir où la descente étoit plus facile, faire le dénombrement des personnes en état de porter les armes, assigner à cha-

chacun son poste ; enfin se donner tous les soins & les mouvemens ordinaires en pareil cas : rien de tout cela ne se faisoit ; de sorte que nous avons été surpris , comme si l'ennemi fût venu fondre sur nous à l'improviste. Nous aurions eu même assez de tems pour nous précautionner mieux qu'on ne l'a fait , depuis le jour où nous vîmes paroître les premiers Navires qui nous ont bloqués ; car ils n'y sont venus que les uns après les autres , ainsi que je le dirai dans la suite. La négligence & la déraison avoient conjuré la perte de notre malheureuse Isle.

Je vais vous en faire la description Géographique. Elle portoit anciennement le nom de *Cap-Breton* , que lui donnerent ceux qui en firent la découverte , qui étoient des Bretons. Les Anglais & les Hollandais ne la nomment point autrement. Elle est située par les quarante-cinq degrés , quarante minutes de latitude septentrionale , & environ par trois cens soixante & dix-sept , ou trois cens soixante & dix-huit de longitude. Son étendue est de près de cent lieues de tour , toute traversée

de grandes Bayes. Cette Isle est à présent la plus considérable de celles qui nous sont restées vers le Golfe de *S. Laurent* ⁽⁸⁾, depuis l'abandon que Louis XIV. a fait de l'Isle de *Terre-Neuve* aux Anglois, par le Traité de paix conclu avec eux à Utrecht, en 1714. ils avoient un si grand desir de posséder *Terre-Neuve*, a cause de la pêche, que ce fut un des principaux motifs qui les engagèrent à abandonner, dès 1713. l'Empire & la Hollande, ce qui a été, comme on le sçait, le salut de la France. Toute cette grande Isle étoit presque inculte & déserte : nous ne l'habitâmes que pour nous tenir lieu des établissemens que nous abandonnions ; alors elle prit le nom d'Isle-Royale, & la Ville qu'on y bâtit, celui de Louisbourg. Elle n'est située qu'à deux lieues de l'Acadie, dont elle n'est séparée que par le détroit de Canceaux. Plus les Anglois

(8) *Le Golfe de S. Laurent est l'entrée du fleuve de ce nom, qui conduit au Canada. C'est le plus grand fleuve du monde, y ayant des endroits où il a jusqu'à 500. lieues de large.*

étoient près de nous, & plus il nous fallut songer à fortifier ce nouvel établissement, pour le mettre à couvert d'insulte; car telle est la jalousie des Anglais, qu'ils supportent impatiemment notre voisinage. Ils voudroient jouir seuls de la pêche de la moruë, dont le Commerce est d'une extrême importance, comme l'expérience a dû nous en convaincre.

Ce n'étoit pas tout. Il falloit penser à nous conserver un poste, pour être en tout tems, les maîtres de l'entrée du fleuve qui mène à la *Nouvelle France*. (9) Les établissemens considérables que nous avions au *Canada*, nous imposoient cette Loi : C'est d'ailleurs une nécessité indispensable, d'avoir où relâcher dans des Mers dangereuses, qu'habitent les vents les plus impétueux.

La Cour entrant dans ces considérations, n'a rien négligé pour rendre cette Isle formidable à qui voudroit

(9) *La Nouvelle France n'est autre chose que la réunion de tout ce que nous possédons dans le Canada. Il y a près de 200. ans que nous en sommes en possession.*

droit l'attaquer. Elley a fait des dépenses immenses , & n'a guères de places qui lui aient autant coûté. Il est constant qu'elle doit y avoir employé plus de vingt millions. Cen'est pas assurément que cette colonie soit d'aucun rapport : elle est beaucoup plus à charge qu'à profit ; mais elle est d'une si grande utilité , que la France doit nécessairement tout sacrifier pour la retirer des mains des Anglais. Elle protège tout notre commerce dans l'Amérique Septentrionale , & n'est pas moins de conséquence pour celui que nous faisons dans la Méridionale , parce que les Français n'ayant plus rien dans cette partie du Nord , leurs Vaisseaux revenant de saint Domingue ou de la Martinique , ne seront plus en sûreté sur le banc de Terre-Neuve , même en tems de paix. On sçait assez quelle est la coutume des Anglais : Adonnés la plûpart à la Piraterie , les colonies du plus difficile accès sont toujours pour eux des repaires de forbans & de voleurs , qui pillent d'autant plus sûrement , qu'ils sont appuyés sous main par les Gouverneurs , qui n'ont pas tous le scrupule de se refu-

fer au désir de s'enrichir promptement; en quoi ils l'emportent sur les nôtres.

LA Ville de *Louisbourg* a été bâtie sur une langue de terre, qui s'avance dans la mer, & la rend de figure oblongue. Elle peut avoir demie-lieuë de circuit. Son terrain est marécageux. Les maisons y sont pour la plupart de bois, celles de pierres ont été construites aux dépens du Roi, & sont destinées pour loger les troupes & les Officiers de SA MAJESTÉ'. Pour comprendre combien cela a dû coûter, il ne faut que sçavoir qu'on a été obligé de transporter de France tous les matériaux qui ont servi à leur construction, de même qu'aux ouvrages de la place, qui sont considérables. Le Bastion Dauphin est fort beau, aussi bien que celui du Roi. On y voit encore un ouvrage appelé la pièce de la Grave, & un mur crénelé, sur lequel reignent deux Cavaliers dont la vue est très-étendue, & qui peuvent battre loin. Il y a outre cela, tout au tour de la Ville, dans des Angles saillans & rentrans, diverses batteries de trois ou quatre canons, qui n'ont pas laissé

de faire un grand effet durant le Siége. Le Roi nourrit la plus grande partie des habitans. Le reste subsiste par la Pêche, & il y en a fort peu de riches. L'Isle contient plusieurs bourgades, où une multitude de pauvres gens s'est établie, presque tous Pêcheurs.

IL ne seroit pas bien difficile de rendre cette colonie meilleure, SA MAJESTE' n'a pour cet effet, qu'à y faire construire des Vaisseaux. Les bois de construction n'y sont point rares : tout le monde s'occuperoit utilement, & l'Etat y gagneroit que nous n'aurions plus besoin des bois que fournissent à grands frais les peuples du Nord de l'Europe. On a éprouvé dans le *Karibou*. ⁽¹⁰⁾ Vaisseau construit au Canada, que les bois du Nord de l'Amérique, sont beaucoup plus légers, & par conséquent plus propres pour la marche

C 2

(10) *Le Karibou, ou Caribou, est un animal de l'Amérique Septentrionale, semblable à peu-près au Cerf, dont il a la vitesse & l'agilité : Il porte un bois sur la tête, comme le Cerf, mais différent de celui de cet animal d'Europe; il est couvert de grands poils.*

d'un Vaisseau. C'est par cette raison, que les habitans de la nouvelle Angleterre ont des Navires qui marchent si bien. Nous seroit-il moins possible d'y réussir? On pourroit encore y faire travailler toutes les pièces essentielles à la construction d'un Navire, & on les apporteroit en France numérotées. Les Anglais, plus ingénieux que nous, se servent de cette méthode, & s'en sont bien trouvés. Pourquoi ne les imitons-nous pas? Notre Marine répondroit bien-tôt à la leur, & nous ne les verrions plus si arrogans dans la prospérité. Mais on les laisse abuser de notre foiblesse; & tandis que nous réprimons leur orgueil sur terre, ils s'en vengent sur la mer, en désolant notre commerce. Où est la Marine du regne de LOUIS LE GRAND?

LES ouvrages du dehors de Louisbourg ne sont point inférieurs à ceux du dedans. Une Place de cette importance, bien pourvûë & bien défendue, auroit fait essuyer aux Anglais, le même affront que devant Carthagene.

LA Batterie Royale est à environ un quart de lieuë de distance de la

Ville. Cette batterie étoit premièrement de quarante pièces de canons ; mais les embrasures étant trop proches les unes des autres, M. du Quesnel, bien conseillé, l'avoit fait rebâtir, & réduire à trente, dont vingt-huit sont de 36. livres de balle, & deux de 18. elle commande la Mer, la Ville & le fond de la Baye.

LA Batterie de l'Isle de l'Entrée défend le Port, & battant à fleur d'eau, ne permet pas qu'il y puisse entrer de Bâtiment sans être coulé à fond. Elle est placée vis-à-vis la Tour de la Lanterne, ⁽¹¹⁾ qui est de l'autre côté sur la Grand'terre. Cette Batterie est de trente-six canons, du calibre de 24 livres de balle.

L'ENTRÉE du Port est encore protégée par un Cavalier, nommé *le Cavalier de Maurepas*, qui a douze embrasures ; mais on n'y avoit point mis de canon, soit que l'on crût n'en avoir pas de besoin, soit que l'on regardât comme inutile de

C 3

(11) Son nom annonce son usage : Elle est destinée à éclairer les vaisseaux, & l'on y allume un feu tous les soirs.

multiplier ce qui pouvoit aider à une trop prompte consommation de la poudre, dont on craignoit de manquer.

VOILA quelles étoient les fortifications de Louisbourg, auxquelles Mr. de Verville, Ingénieur habile, avoit commencé de faire travailler; mais, ayant été nommé Ingénieur en Chef à Valenciennes, on mit en sa place des gens qui n'avoient jamais été à la guerre, & qui étoient plus Architectes qu'Ingénieurs. Voyons maintenant quelles en étoient les forces.

PREMIEREMENT la Garnison étoit composée de huit Compagnies de soixante & dix hommes chacune, y compris, à la vérité, les malades, qui étoient en fort grand nombre.

EN second lieu, on fit venir cinq à six cens Miliciens ou Habitans des environs; ce qui, avec ceux de la Ville, pouvoit former treize à quatorze cens hommes.

ON auroit pu grossir cette Milice de trois ou quatre cens hommes, qui étoient à *Niganiche* & aux environs: mais on s'y prit trop tard; les passages se trouverent bouchés, lors-

qu'on se déterminâ à les envoyer chercher.

LES munitions de guerre & de bouche y étoient en plus grande quantité qu'on ne l'a publié , surtout les dernières , dont il y avoit une provision suffisante pour tenir plus long-tems qu'on ne l'a fait. J'en donnois la preuve, si j'en étois requis. Au reste , qui empêchoit qu'on n'y eût remédié de longue main ? Les munitions de guerre sont dans le même cas : dès que nous étions depuis long-tems menacés d'un siège , il falloit se retrancher tout , & vivre comme si dès-lors nous eussions été en disette. A l'égard de la poudre , il ne la falloit point perdre dans des entreprises d'autant plus folles , que quand nous en serions venus à bout , elles ne nous seroient pas moins devenues funestes , puisqu'elles nous privoient de ce qui pouvoit faire notre conservation. C'étoit à un Commandant prudent , avant que de rien entreprendre , de se livrer à d'utiles réflexions : mais notre Gouverneur étoit le seul qui n'en fit point. Malgré cela , nous avions encore de la poudre pour long-tems ,

si l'on eût sçu la ménager. On verra , par ce que je vais raconter , de quelle maniere elle étoit prodiguée.

QUOIQUE nous eussions des troupes réglées , nous n'avions pas sujet de compter sur elles. Une certaine aventure , arrivée le vingt-sept du mois de Décembre , étoit bien propre à diminuer notre confiance , si nous en avions eüe. Voici ce que c'est : Je ne sçais trop comment la Cour aura pris cette incartade ; mais il est certain qu'un tel exemple pourroit être d'une dangereuse conséquence , demeurant impuni. Les Suisses qui sont dans nos Colonies , ne manqueroient point de s'en autoriser quelquefois.

LA discipline militaire & la subordination que les Soldats doivent aux Officiers , avoient été si mal maintenues par notre défunt Gouverneur , qu'il en résulta le plus fâcheux inconvenient. Le jour de la Fête de S. Etienne , lendemain de Noël , les Suisses se révolterent , & ayant pris les armes , eurent l'insolence de paroître sans Officiers , tambours battans , la bayonnète au bout du fusil & l'épée à la main. Les Of-

ficiers qui se présenterent pour les retenir, en furent cruellement offensés, jusques-là que ceux qui voulurent avancer sur eux, penserent y perdre la vie, ayant été couchés en jouë; ce qui seroit infailliblement arrivé, si l'on n'avoit usé de prudence. Les Soldats Français en firent autant, & se mutinerent aussi; de façon que toute la Ville étoit dans l'allarme, ne sçachant point à quoi aboutiroit cette révolte. La grandeur du péril (car il est assuré qu'ils auroient tout saccagé, s'ils avoient seulement blessé l'un de leurs Officiers; ils ont eu l'effronterie de s'en vanter depuis) fit recourir à des voyes de douceur, qui ramenerent ces Mutins: on promit de faire cesser leurs plaintes, qui consistoient à dire que l'on vendoit ce qu'il y avoit de meilleur aux habitans; il s'agissoit du beurre & du lard que le Roi fournit: Voilà l'objet de la rébellion; les Mutins ne se plaignoient ni du pain ni d'aucune autre fourniture. (¹²) Ils pouvoient peut-être

(¹²) Quelques-uns disent qu'ils se plaignoient aussi des fèves; mais leur plus grand

avoir raison ⁽¹³⁾ mais leur démarche n'en méritoit pas moins d'être punie. Ce crime est trop intéressant pour être oublié. ⁽¹⁴⁾ Il est à présumer qu'ils eussent été châtiés, si on l'eût pû en sûreté; mais leurs Juges n'étoient pas les plus forts. On parvint enfin à leur faire poser les armes. Il en couta au Roi sept à huit mille livres. Ces Rébelles se prévalant de ce qu'on les appréhendoit, reparurent le lendemain à la porte du Commissaire; & sous des prétextes

grief étoit la moruë pillée à Canceaux, qui leur avoit été promise par M. du Quesnel, & que les Officiers s'étoient fait adjuger pour un prix modique & à de longs termes. Il y en a qui ont su s'enrichir dans ce commerce.

(13) *Il est certain que les Officiers traitoient durement le Soldat, ne lui rendant qu'un compte infidèle de sa solde, & profitant souvent de son travail: Ce sont les Soldats qui travaillent aux fortifications, & qui doivent être payés.*

(14) *J'apprens dans le moment, qu'il est arrivé des ordres de la Cour, & qu'on va instruire le procès des coupables. On les dé cimera.*

frivoles, d'argent qu'on leur avoit, *disoient-ils*, autrefois retenu ; ils se firent payer tout ce qu'ils voulurent, & rembourser jusqu'à leurs habits. Ainsi finit cette scène, sans qu'il y eût eu de sang répandu, quoiqu'on l'eût craint.

DES Troupes si peu disciplinées n'étoient guères capables de nous inspirer de la confiance : aussi ne jugeâmes-nous point à propos de faire des sorties, par la crainte que de telles gens ne se rangeassent du côté de nos ennemis. Si quelque chose peut nous justifier, c'est certainement la sagesse que nous avons montré en cette rencontre. On leur doit, à la vérité, la justice d'avouer qu'elles ont bien fait leur devoir pendant le siège ; mais qui sçait si elles en eussent usé de même, trouvant l'occasion de se soustraire au châtiment d'un crime qui se pardonne rarement ? Pour moi, je décidai qu'il étoit naturel de s'en défier.

LES Ennemis parurent en Mars, 1715.
mois qui a accoutumé d'être très-critique, sous un climat qui semble confondre les Saisons ; car le Printems, si agréable par-tout ailleurs,

y est affreux. Mais les Anglais paroissent avoir mis le Ciel dans leurs intérêts. Tant qu'a duré leur expédition, ils ont joui du plus beaux tems du monde : c'est ce qui a favorisé leur entreprise, dans laquelle il y avoit tout à parier qu'ils échoueroient, par raport à la saison. Point de tempêtes, contre l'ordinaire ; les vents même, si déchaînés dans ces horribles parages ⁽¹⁵⁾, au mois de Mars, d'Avril & de Mai, leur ont toujours été favorables ; les brumes ⁽¹⁶⁾ si épaisses & si fréquentes en ces mois-là, qui exposent les Navires à se briser contre la terre sans la voir, s'étoient retirées plutôt que de coutume, pour faire place à un Ciel clair & serein : enfin l'ennemi a toujours eu un tems à souhait, & aussi beau qu'il l'ait pu désirer.

Mars
14. Ce fut le quatorze, que nous vîmes les premiers Navires ennemis : ils n'étoient encore que deux, & nous les

(15) On appelle Parage, en terme de Marine, une certaine étendue de Mer.

(16) Brume, en terme de Mer, est ce qu'on nomme Brouillard sur terre.

les primes d'abord pour des Vaisseaux Français; mais nous fumes bien-tôt détrompés, par leur manœuvre. Le nombre en augmentoit de jour à autre, il en arriva jusqu'à la fin de Mai. Ils croiserent long-tems, sans rien tenter. Le rendez-vous général étoit devant notre Isle, où ils arrivoient de tous côtez; car on avoit armé à l'Acadie, Plaisance, Balton, & dans toute l'Amérique Anglaise. Les secours d'Europe ne vinrent qu'en Juin. C'étoit moins une entreprise formée par la Nation, ou par le Roi, que par les seuls habitans de la nouvelle Angleterre. Ces peuples singuliers ont des Loix & une Police qui leur sont particulieres, & leur Gouverneur tranche du Souverain. Cela est si vrai, que, quoiqu'i y eût guerre déclarée entre les deux Couronnes, il nous la déclara lui de son chef & en son nom, comme s'il avoit fallu qu'il eût autorisé son maître. Sa déclaration portoit, qu'il nous déclaroit la guerre pour lui, & pour tous ses amis & alliés; il entendoit parler apparemment des Sauvages qui leur sont soumis, qu'on appelle *Indiens*, & que l'on distingue des Sauvages

qui obéissent à la France. On verra que l'Amiral *Warren* n'avoit rien à commander aux troupes envoyées par le Gouverneur de *Baſton*, & que cet Amiral n'a été que ſpectateur, quoique ce ſoit à lui que nous nous ſoyons rendus. Il nous en avoit fait ſolliciter. Ce qui marque bien l'indépendance qu'il y avoit entre l'Armée de terre & celle de mer, quel'on nous a toujours diſtinguées, comme ſi elles euſſent été de différentes Nations. Quelle Monarchie s'eſt jamais gouvernée de la ſorte ?

Mai
11. LA plus grande partie des Bâtimens de tranſport étant arrivés dans le commencement de Mai, nous les apperçumes le onze en ordre de bataille, au nombre de quatre-vingtſeize, venant du côté de *Canceaux* & dirigeant leur route vers la Pointe plate de la Baye de *Gabarus*. Nous ne doutames plus qu'ils n'y fiſſent leur deſcente. C'eſt alors qu'on vit la néceſſité des précautions que nous aurions dû prendre. On y envoya à la hâte un détachement de cent hommes, tirés de la garniſon & des Milices, ſous le commandement du ſieur *Morpain*, Capitaine de Port. Mais

que pouvoit un aussi foible Corps , contre la multitude que les ennemis débarquoient ! Cela n'aboutit qu'à faire tuer une partie des nôtres. Le sieur *Morpain* trouva déjà près de deux mille hommes débarqués ; il en tua quelques-uns , & se retira.

L'ENNEMI s'empare de toute la campagne , & un détachement s'avance jusques auprès de la batterie-Royale. Pour le coup , la frayeur nous saisit tous : on parla dès l'instant, d'abandonner cette magnifique batterie , qui auroit été notre plus grande défense , si l'on eût sçu en faire usage. On tint tumultuairement divers Conseils là-dessus. Il seroit bien difficile de dire les raisons qui portoit à un aussi étrange procédé ; si ce n'est une terreur panique , qui ne nous a plus quitté de tout le Siège. Il n'y avoit pas eu encore un seul coup de fusil tiré sur cette batterie , que les ennemis ne pouvoient prendre qu'en faisant leurs approches comme pour la Ville , & l'assiégeant , pour ainsi dire , dans les règles. On en a dit sourdement une raison , sur laquelle je ne suis point en état de décider ; je l'ai pourtant entendu assurer par

une personne qui étoit dans la batterie; mais mon poste étant en Ville, il y avoit long-tems que je n'étois allé à la batterie-Royale: C'est que ce qui déterminâ à un abandon si criminel, est qu'il y avoit deux brèches qui n'avoient point été réparées. Si cela est, le crime est encore plus grand, parce que nous avions eu plus de loisir qu'il n'en falloit, pour mettre ordre à tout.

QUOIQU'IL en soit, la résolution fut prise de renoncer à ce puissant boulevard, malgré les représentations de quelques gens sages, qui gémissaient de voir commettre une si lourde faute. Ils ne purent se faire écouter. Inutilement remontrèrent-ils que ce seroit témoigner notre faiblesse aux ennemis, qui ne manqueroient point de profiter d'une aussi grande étourderie, & qui tourneroient cette même batterie contre nous: que pour faire bonne contenance, & ne point réhausser le courage à l'ennemi, en lui donnant dès le premier jour, une si grande espérance de réussir, il falloit se maintenir dans ce poste important le plus qu'on pourroit: qu'il étoit évident qu'on s'y

conserveroit plus de quinze jours , & que ce délai pouvoit être employé à retirer tous les canons dans la Ville. On répondit que le Conseil l'avoit résolu autrement ; ainsi donc , par ordre du Conseil , on abandonna le 13. ^{13.} sans avoir essuyé le moindre feu , une batterie de trente pièces de canon , qui avoit coûté au Roi des sommes immenses. Cet abandon se fit avec tant de précipitation , qu'on ne se donna pas le tems d'encloûer les canons de la maniere que cela se pratique ; aussi les ennemis s'en servirent-ils , dès le lendemain. Cependant on se flatoit du contraire : je fus sur le point de gager qu'ils ne tarderoient guères à nous en battre. On étoit si peu à soi , qu'avant de se retirer de la batterie , le feu prit à un baril de poudre , qui pensa faire sauter plusieurs personnes , & brûla la robe d'un Religieux Récolet. Ce n'étoit pas de ce moment que l'imprudence caractérisoit nos actions , il y avoit longtemps qu'elle s'étoit réfugiée parmi nous.

Ce que j'avois prévu , arriva Dès ^{14.} le quatorze , les ennemis nous saluerent avec nos propres Canons , dont

ils firent un feu épouvantable. Nous leur répondimes de dessus les murs; mais nous ne pouvions leur rendre le mal qu'ils nous faisoient, rasant nos maisons, & foudroyant tout ce qui étoit à leur portée.

TANDIS que les Anglais nous chauffoient de la batterie-Royale, ils établissoient une Plate-forme de Mortiers sur la hauteur de *Rabasse*, proche le *Barachois* ⁽¹⁷⁾ du côté de l'Ouest, qui tirèrent le seize, jour où a commencé le bombardement. Ils avoient des Mortiers dans toutes les batteries qu'ils éleverent. Les bombes nous ont beaucoup incommodé.

CE même jour on prit une résolution tardive, qui fut d'envoyer à l'Acadie, pour faire venir à notre secours un détachement parti de Québec, afin de concourir avec nous à l'entreprise sur le Port-Royal. Feu M. du Quesnel, entêté de cette expédition, en avoit donné avis à M. de Beauharnois. Ce Gouverneur, plus prudent, voulut avoir là-dessus des

(17) Barachois est un Lac où la Mer entre.

ordres de la Cour. On avoit écrit de concert pour en obtenir. M. du Quesnel prit sur lui de commencer l'entreprise, au lieu que M. de Beauharnois attendit tranquillement ce qu'il plairoit à la Cour d'ordonner; cependant comme il falloit être prêt, en cas qu'elle trouvât bon d'approuver cette expédition; le Gouverneur Général du Canada fit partir le Sieur *Marin*, Lieutenant de Compagnie, & deux autres Officiers, avec deux cens-cinquante hommes, tant Sauvages que Français. L'Acadie est en Terre Ferme ⁽¹⁸⁾, & dans le même continent que Quebec; mais ce détachement n'avoit pû arriver aussi-tôt que le notre. Nous n'apprîmes son arrivée qu'au mois de Mars de cette année.

L'EXPRE's que le Sieur *Marin* nous avoit envoyé, demanda de sa part des vivres & des munitions de guerre. Il falloit renvoyer le même

(18) *On prétend que c'est le plus grand Continent qui soit au monde : On va facilement du Canada à l'Acadie; mais il y a quelques Rivières & Lacs à traverser. C'est un voyage que font souvent les Canadiens.*

Exprès pour engager cet Officier à nous venir secourir ; mais on ne songeoit à rien : loin de saisir un parti sage, on se disposa dans le mois d'Avril à satisfaire à ses demandes , en retranchant toutefois les vivres , cet Officier nous ayant fait sçavoir qu'il en avoit recouvré. Il insistoit pour de la poudre & des balles ; en lui accordant cet article, nous fîmes deux fautes irréparables : La premiere, nous nous privions du secours que cet Officier pouvoit nous donner ; au lieu de le mander, comme on l'auroit dû, nous lui faisions connoître que nous étions assez forts pour nous défendre nous-mêmes : La seconde, nous diminuions la quantité de nos munitions, déjà courtes , surtout la poudre. Il y en a eu encore de plus inutilement répandue.

La nécessité amene la réflexion. On commença dans le mois de Mai à songer à la faute qu'on avoit faite ; alors, sans penser qu'il étoit impossible que cet Officier pût pénétrer dans la Place , les ennemis bordant la Côte & étant maîtres de la Campagne , on fit partir deux Exprès pour le prier de nous secourir. Ces

deux hommes eurent le bonheur de passer ; mais il leur fallut faire un si grand circuit , qu'ils mirent près d'un mois à se rendre. L'Officier Canadien, ayant sçu d'eux l'extrémité où nous nous trouvions, assembla plusieurs Sauvages & en augmenta son détachement , résolu de bien faire , s'il parvenoit jusqu'à nous. Après s'être battu en traversant le Canal, il eut le chagrin d'apprendre qu'il arrivoit trop tard , & que la Place étoit rendue. Ce brave homme n'eut que le tems de se jeter dans les bois, avec ses cinq ou six cens hommes, pour regagner l'Acadie.

Les ennemis paroissent avoir envie de pousser vigoureusement le Siége. Ils établirent une batterie auprès de la Plaine de *Brissouet* , qui commença à tirer le dix-sept , & travaillèrent encore à une autre, pour battre directement la Porte Dauphine , entre les maisons du nommé *la Roche & Lescenne*, Canonier. Ils ne s'en tinrent point à ces batteries, quoiqu'elles nous battissent en brèche ; mais ils en dressèrent de nouvelles pour soutenir les premières. La Plaine marécageuse du bord de

la Mer, à la Pointe blanche, les incommodoit fort, & empêchoit qu'ils ne pouffassent leurs travaux comme ils l'auroient souhaité : pour y remédier, ils pratiquerent divers boyaux, afin de couper cette Plaine ; étant venus à bout de la dessécher, ils y firent d'eux batteries, qui ne tirent que quelques jours après. Il y en avoit une au-dessus de l'habitation de *Martiffance*, composée de sept pièces de canon, prises en partie de la Batterie Royale & de la Pointe plate où s'étoit fait le débarquement. On la destinoit à ruiner le Bastion Dauphin ; ces deux dernières batteries ont presque rasé la Porte Dauphine.

18. Le dix-huit nous vîmes paroître un Navire, avec Pavillon Français, qui cherchoit à donner dans le Port. Il fut reconnu pour être effectivement de notre Nation, & afin de favoriser son entrée, nous fîmes un feu continuel sur la Batterie Royale. Les Anglais ne pouvant résister à la vivacité de notre feu, qui ne discontinuoit point, ne purent empêcher ce Navire d'entrer, qu'il leur eut été facile sans cela de couler à fond.

Ce petit rafraichissement nous fit plaisir ; c'étoit un Navire Basque : il nous en étoit venu un autre dans le courant d'Avril.

Nous n'eumes pas le même bonheur pour un Navire de Granville , qui se présenta aussi pour entrer , quelques jours après ; mais qui ayant été poursuivi , fut contraint de s'échouer , & se battit long-tems. Celui qui le commandoit , nommé *Daguenet* , étoit un brave homme , lequel ne se rendit qu'à la dernière extrémité , & après avoir été accablé par le nombre. Il avoit transporté tous ses Canons d'un même côté , & en fit un feu si terrible , que les ennemis n'eurent pas bon marché de lui. Il fallut armer presque toutes leurs Chaloupes pour le prendre. Nous avons sçu de ce Capitaine , qu'il avoit rencontré *le Vigilant* , & que c'étoit de ce malheureux Vaisseau , qu'il avoit appris que l'Isle-Royale étoit bloquée. Cette circonstance importe au récit que je vais faire.

Vous êtes persuadés , en France , que la prise de ce Vaisseau de guerre a occasionné la notre , cela est vrai en quelque sorte ; mais nous eussions

pu nous soutenir sans lui , si nous n'avions pas entassé fautes sur fautes , ainsi que vous avez dû vous en apercevoir jusqu'à présent. Il est vrai que , graces à nos imprudences , lorsque ce puissant secours nous arrivoit , nous commencions à être sans espérance. S'il fût entré , comme il le pouvoit , nous serions encore dans nos biens , & les Anglais eussent été forcés de se retirer.

28. LE *Vigilant* parut le vingt-huit
ou le vingt-neuf de Mai , à environ
une lieue & demie de distance de
Santarye. Le vent étoit pour lors
Nord-Est , & par conséquent bon
pour entrer. Il laissoit la Flotte An-
glaise à deux lieues & demie sous le
vent. Rien ne pouvoit donc l'em-
pêcher d'entrer ; & c'est par la plus
grande de toutes les fatalités qu'il est
devenu la proie de nos Vainqueurs.
Témoins de sa manœuvre , il n'étoit
personne de nous qui ne donnât des
malédictiones à une manœuvre si mal
concertée & si imprudente.

CE Vaisseau , commandé par M.
de la Maisonfort , au lieu de suivre
sa route , ou d'envoyer sa chaloupe
à terre pour prendre langue , ainsi
que

que le requéroit la prudence, s'amusa à poursuivre un Corsaire monté en Senault (¹⁹) qu'il rencontra malheureusement sous la terre. Ce Corsaire, que commandoit un nommé *Brouffe*, manœuvra d'une autre manière que le Vaisseau Français, il se battit toujours en retraite, forçant de voiles, & attirant son ennemi vers l'Escadre Angloise; ce qui lui réussit: car le Vigilant se trouva tellement engagé, qu'il ne lui fut plus possible de se sauver, quand on eut vu le danger. Deux Frégates (²⁰) l'attaquerent d'abord: M. de la Maisonfort leur répondit par un feu très-vif, qui en mit bien-tôt une hors de combat; elle fut démâtée de son grand mât, désarmée de toutes ses manœuvres, & contrainte de se retirer. Mais il vint cinq autres Frégates qui chaufferent le Vigilant de toutes parts; le combat que nous voyons à découvert, dura depuis cinq heures du soir jusqu'à dix. Enfin il

E

(¹⁹) Navire à deux mâts.

(²⁰) La Frégate est un vaisseau léger, qui marche bien, & propre pour la course.

fallut céder à la force , & se rendre. Les ennemis ont beaucoup perdu dans ce combat , & le Commandant Français eut quatre-vingts hommes tués ou blessés ; le Vaisseau n'a été que fort peu endommagé.

On doit dire , à la gloire de M. de la Maisonfort , qu'il a fait preuve d'une extrême valeur dans ce combat ; mais il auroit mieux valu qu'il eût suivi sa destination : c'étoit tout ce que les intérêts du Roi exigeoient. Le Ministre ne l'envoyoit pas pour donner la chasse à aucun Vaisseau ennemi : chargé de munitions de guerre & de bouche , son Vaisseau étoit uniquement destiné à ravitailler notre malheureuse Place , qui n'auroit jamais été en effet emportée , si nous eussions pû recevoir un si grand secours ; mais nous étions des victimes dévouées à la colere du Ciel , qui a voulu faire servir contre nous jusqu'à nos propres forces. Nous avons sçu des Anglais , depuis notre reddition , qu'ils commençoient à manquer de munitions de guerre , & que la poudre étoit encore plus rare dans leur armée que parmi nous. Ils avoient

même tenu quelques Conseils pour lever le siège. La poudre trouvée dans le Vigilant fit bien-tôt évaporer cette idée ; nous nous aperçûmes que leur feu avoit depuis beaucoup augmenté.

Je sçai que le Commandant de cet infortuné Vaisseau dira, pour se justifier, qu'il étoit important pour lui d'enlever le Corsaire, afin de se régler sur les nouvelles qu'il en auroit appris. Mais cela ne l'excuse point ; il sçavoit que Louisbourg étoit bloqué, c'en étoit assez : qu'avoit-il besoin d'en sçavoir davantage ? S'il craignoit que les Anglais n'eussent été maîtres de la Place, il étoit aisé de s'en instruire, en envoyant son canot ou sa chaloupe, & sacrifiant quelques hommes pour sa sûreté ; la batterie Royale ne devoit point l'inquiéter, nous en aurions agi comme avec le Navire Basque, dont nous facilitâmes l'entrée par un feu excessif. La perte d'un secours si considérable ralentit le courage de ceux qui avoient le plus conservé de fermeté : il n'étoit pas difficile de juger que nous serions contraints d'implorer la clémence des

Anglais, & plusieurs personnes furent d'avis qu'il falloit dès-lors demander à capituler. Nous avons cependant tenu un mois au-delà; c'est plus qu'on n'auroit pu exiger dans l'abattement où venoit de nous jeter un si triste spectacle.

L'ENNEMI s'occupa à nous canonner & à nous bombarder tout le reste du mois, sans faire des progrès bien sensibles, & qui lui pussent donner de l'espoir. Comme il ne nous attaquoit point dans les formes; qu'il n'avoit pratiqué aucuns retranchemens pour se couvrir, il n'osoit s'approcher de trop près; tous nos coups portoient, au lieu que la plupart des siens étoient perdus: aussi ne tirions-nous que lorsque nous le jugions nécessaire. Il tiroit, lui, plus de cinq à six cens coups de canon par jour, contre nous vingt; à la vérité, le peu de poudre que nous avions, obligeoit à n'en user que sobrement. La mousqueterie étoit peu d'usage.

J'AI oublié de dire que, dès les premiers jours du siège, les ennemis nous avoient fait sommer de nous rendre; mais nous répondîmes selon

ce que le devoir nous prescrivait : l'Officier , député pour nous en faire la proposition , voyant que nous rejettions ses offres , proposa de faire sortir les Dames , avec assurance qu'elles ne feroient point insultées , & qu'on les feroit garder dans les maisons qui subsistoient encore en petit nombre ; car l'ennemi , en débarquant , avoit presque tout brûlé ou détruit dans la campagne. Nous remerciâmes cet Officier , parce que nos femmes & nos enfans étoient sûrement dans les logemens que nous leur avions faits. On avoit mis sur les casernes de longues pièces de bois , placées en biais , qui , en amortissant le coup de la bombe , la rejettent , & empêchent l'effet de son poids. C'est là-dessous que nous les avons enterrés.

Au commencement de Juin , les ^{Juins.} Assiégeans parurent reprendre une nouvelle vigueur ; n'étant pas contents du peu de succès qu'ils avoient eu jusques-là , ils s'attachèrent à d'autres entreprises , & voulurent essayer de nous attaquer par le côté de la mer. Pour réussir , ils tenterent de nous surprendre la batterie de

l'entrée : un Détachement d'environ cinq cens hommes s'y étant transf-
 6. ju 7 porté pendant la nuit du six au sept, fut taillé en pièces par le sieur *Dail-lebourt*, Capitaine de Compagnie, qui y commandoit, & qui tira sur eux à mitraille ; plus de trois cens restèrent sur la place, & il n'y eut de sauvés que ceux qui demanderent quartier, les blessés furent transférés dans nos hôpitaux. Nous fîmes en cette occasion cent dix-neuf prisonniers, & n'eûmes que trois hommes de tués ou blessés ; mais nous perdîmes un Canonier, qui fut fort regretté.

Cet avantage nous releva tant soit peu le cœur ; nous n'avions encore point fait de sortie, faute de monde : car, comme je l'ai observé, nous ne comptons du tout point sur les troupes réglées, par la raison que j'en ai dite ; il fut pourtant arrêté qu'on en feroit une, en quoi il y avoit nécessité urgente. Voulant à quel prix que ce fût s'emparer de la batterie de l'entrée, les Affaillans commençoient à construire un Fort vis-à-vis cette batterie pour la dominer. On choisit cent hommes bien

résolus , afin de les aller débusquer : le sieur *Kol* , Suisse & habitant , en prit le commandement , ayant avec lui le sieur *Beaubassin* , Officier retiré du service. Cette sortie ne pouvoit échoüer entre les mains de ces deux braves gens , aussi fut-elle conduite avec toute la prudence & la bravoure imaginables. Ils allèrent faire leur descente à la Riviere de *Miré* , où ils s'arrêterent quelque tems , envoyant à la découverte vers *Lorembeck* , Bourg à trois ou quatre lieues de la Ville , encore entier : on leur rapporta que l'on voyoit environ trois cens hommes. Ils marcherent à eux ; mais les ennemis les voyant approcher brûlerent *Lorembeck* , & se retirerent au fonds d'un Barachois , sur l'habitation du sieur *Boucher* , Ingénieur ; quoiqu'ils s'y fussent retranchés , nos gens s'étant renforcés de trente Sauvages trouvés à *Miré* , les attaquèrent , & leur mirent deux cens trente hommes hors de combat , dont il y en eut cent cinquante de tués & quatre-vingts de blessés. Cet échec eût été poussé plus loin , si la poudre n'eût point manqué ; d'ailleurs le nombre

des ennemis augmentoit sans cesse ; il fallut faire retraite. Les Sauvages retournerent se poster au-dessus de la Riviere.

Ces Sauvages sont très - courageux & remplis d'amitié pour les Français : autant ils nous aiment , autant haïssent-ils les Anglais , auxquels ils ne font nul quartier. Il leur sera impossible de les dompter : ainsi la France , si elle veut jamais ravoir notre Colonie par la force , trouvera constamment en eux des secours d'autant meilleurs , que ces gens-là sont intrépides. Leur naturel est d'être bons ; mais ils n'en sont pas moins dangereux , quand on les irrite. Pleins d'animosité contre l'Anglais , dont ils abhorrent la férocité , ils en détruisent autant qu'il leur en tombe entre les mains : leur acharnement contre cette Nation est si grand , qu'il s'étend jusqu'aux Sauvages qui leur sont alliés ; nous leur avons entendu dire qu'ils tueroient autant d'Anglais qu'il en oseroit se risquer dans le bois. Notre malheur est de n'avoir pas eu de ces Sauvages , qui nous auroient mis en état de faire de fré-

quentes sorties ; ou plutôt cela doit être rangé au nombre des fautes que nous avons faites, parce qu'il nous eût été très-facile d'en rassembler tel nombre que nous eussions voulu ; mais il auroit fallu s'en pourvoir avant l'arrivée des Anglais , ou avant le commencement du siège. L'excuse de nos Commandans n'est donc point recevable, de dire qu'une des causes de la reddition est de n'avoir pas eu assez de monde , pour faire des sorties , & déloger l'ennemi à mesure qu'il faisoit de nouveaux ouvrages ; c'est ce qui avoit dépendu d'eux : quelqu'un en donna le conseil, mais on n'étoit point écouté.

IL arriva dans l'action précédente, une chose qui mérite d'être racontée, & qui fait voir le courage des Sauvages qui nous sont attachez. Un d'entr'eux nommé *Petit-Jean*, reçut un coup de fusil dans la poitrine. Ses camarades le croyant mort, l'enterrent sous des brossailles, n'ayant pas eu le tems de lui faire une fosse. Ce pauvre garçon les rejoignit au bout de trois jours, dans l'endroit où ils s'étoient retirés, au dessus de la riviere de Miré, & surprit fort des

gens qui n'avoient pas lieu de le croire vivant. Ces Sauvages sont d'une vigueur étonnante, endurcis à la fatigue, excessivement sobres, & demeurant volontiers plusieurs jours sans manger. S'ils se rencontrent à la chasse avec un Français, & qu'ils n'aient que peu de vivres, ils s'en privent, en lui disant qu'il les faut garder pour lui, qui ne sçauroit faire diétte aussi long-tems qu'eux. Ce trait exprime bien la bonté de leur caractère. Ce n'est pas leur faute, s'ils ne nous ont rendus que de médiocres services durant le Siège. On ne les avoit point avertis, avant que les passages fussent fermés; ils n'ont donc pu nous prêter l'appui que nous en aurions dû espérer. Réfugiés dans les bois, ils ont plusieurs fois cherché à pénétrer dans la Ville. Quelques Anglais qui ont eu la témérité de s'écarter, en ont été massacrés; & vingt à vingt-cinq Sauvages en tuerent plusieurs à Gabarus, sur l'habitation du sieur *Rondeau*, Trésorier de la Marine, qui vouloit faire du bois pour le service de la Flotte ennemie. Les Anglais les craignent si fort, que pour le garantir de leurs surprises, ils ont

brûlé tous les bois qui étoient aux environs de Louisbourg.

LE sieur Kol étant de retour, rendit compte de son expédition, & sur le récit qu'il fit de la maniere dont les Sauvages l'avoient secondé, on délibéra de leur envoyer sur le champ des munitions de guerre, tant pour eux que pour quelques autres Sauvages qu'on s'imaginoit devoir venir du côté de l'Acadie. Il fut donc expédié une chaloupe chargée de cinq barils de poudre, & de trente quintaux de balles, que l'on conduisit dans le bois, sur un Islet de la riviere de Miré, & trois hommes y demeurèrent pour garder ces munitions: mais nous n'avons point oûi parler de ces Sauvages. C'étoit encore-là une de ces fautes qui nous étoient si familières. On se plaignoit, il y avoit long-tems, que nous manquions de poudre: cependant nous nous en privions, dès qu'il se présentoit le moindre prétexte, & sur de pures incertitudes. Rien n'est plus capable de montrer à quel point la tête nous avoit tourné. Qu'eussent pu faire alors ces Sauvages quand ils seroient venus? L'ennemi ne balançoit plus

sur sa destinée & la notre : depuis la prise du Vigilant, il devoit être convaincu que nous ne pouvions lui échapper, & ce Vaisseau en nous réduisant à l'extrémité, l'avoit mis dans une situation à lui faire tout attendre de son entreprife.

15. POUR sur croit d'infortune, il arrive aux Anglais le 15. une Escadre de six Vaisseaux de guerre, venant de Londres. Ces Vaisseaux croiserent devant la Ville, avec les Frégattes, sans tirer un seul coup. Mais nous avons sçu depuis que, si nous eussions tardé à capituler, tous les Vaisseaux se seroient embossés, ⁽²¹⁾ & nous auroient fait essuyer le feu le plus vif. Leurs dispositions n'ont point été ignorées, je rapporterai l'ordre qu'ils devoient tenir.

18. & 19. LES ennemis ne s'étoient encore point avisés de tirer à boulets rouges ; ils le firent le dix-huit & le dix-neuf, avec un succès qui auroit été plus grand, sans le prompt secours qui y fut

(21) Embosser, *terme de Marine*, qui signifie Amarrer ; ainsi un Navire embossé, est un Navire sur ses amarres & à l'ancre.

fut apporté. Le feu prit à trois ou quatre maisons , mais on l'eut bientôt éteint. La promptitude en ces sortes d'occasions , est la seule ressource que l'on puisse avoir.

L'ARRIVE'E de l'Escadre étoit , sans doute , l'objet de ce nouveau salut de la part de l'Armée de terre ; son Général qui vouloit avoir l'honneur de notre conquête , étant bien aisé de nous forcer à nous soumettre , avant que l'Escadre se fût mise en devoir de nous y contraindre.

L'AMIRAL de son côté songeoit à se procurer l'honneur de nous réduire. Un Officier vint pour cet effet , le vingt-un , nous proposer de sa part ,²⁵ que si nous avions à nous rendre , il seroit plus convenable de le faire à lui , qui auroit des égards que nous ne trouverions peut-être pas dans le Commandant de terre. Tout cela marquoit peu d'intelligence entre les deux Généraux , & vérifie assés la remarque que j'ai ci-devant faite : on n'eut jamais dit en effet , que ces troupes fussent de la même Nation & sous l'obéissance du même Prince. Les Anglais sont les seuls peuples capables de ces bisarreries , qui sont cependant

partie de cette précieuse liberté dont ils se montrent si jaloux.

Nous répondîmes à l'Officier, par qui l'Amiral Warren nous avoit fait donner cet avis, que nous n'avions point de réponse à lui faire, & que quand nous en ferions à cette extrémité, nous verrions le parti qu'il conviendrait d'embrasser. Cette fanfaronade eût fait rire quiconque auroit été témoin de notre embarras particulier : il ne pouvoit être plus grand : cet Officier dût s'en apercevoir, malgré la bonne contenance que nous affectâmes. Il est difficile que le visage ne décèle les mouvemens du cœur. Les Conseils étoient plus fréquens que jamais, mais non plus salutaires ; on s'assembloit sans trop sçavoir pourquoi, aussi ne sçavoit-on que résoudre. J'ai souvent ri de ces assemblées, où il ne se passoit rien que de ridicule & qui n'annonçât le trouble & l'indécision. Le soin de notre défense n'étoit plus ce qui occupoit. Si les Anglais eussent sçu profiter de notre épouvante, il y auroit eu long-tems qu'ils nous auroient emportés, l'épée à la main. Mais il faut convenir à leur louange, qu'ils

avoient autant de peur que nous. Cela m'a plusieurs fois rappellé la fable du Lièvre & des Grenouilles.

LE but de nos fréquens Conseils étoit de dresser des articles de capitulation. On y employa jusqu'au vingt-sept, que le sieur Lopinot, Officier, sortit pour les porter au Commandant de terre. L'on se flatoit de les lui faire mieux goûter qu'à l'Amiral. Mais ils étoient si extraordinaires, que malgré l'envie que ce Général avoit de nous voir rendre à lui, il se donna à peine la patience de les écouter. Je me souviens que nous demandions par un article, cinq pièces de canon, & deux mortiers de fonte. De pareilles propositions ne quadroient guères avec notre situation.

AFIN de réussir d'un côté ou d'autre, on envoya proposer les mêmes conditions à l'Amiral. Cette négociation avoit été confiée au sieur *Bonnaventure*, Capitaine de Compagnie, qui s'intrigua beaucoup auprès de M. Warren, & qui, quoique la plupart de nos articles fussent rejettez, en obtint pourtant d'assés honorables. On arrêta donc la capitulation telle que les nouvelles publiques l'ont ra-

portée. Elle nous fut annoncée par deux coups de canon tirés à bord de l'Amiral, ainsi qu'on en avoit donné l'ordre au sieur *Bonnaventure*. A cette nouvelle, nous reprîmes un peu de tranquillité ; car nous avions sujet d'appréhender le sort le plus triste. Nous craignions à tout moment, que les ennemis, sortant de leur aveuglement, ne se présentassent pour nous enlever d'affaut. Tout les y convioit : il y avoit deux brèches de la longueur d'environ cinquante pieds chacune, l'une à la porte Dauphine, & l'autre à l'Eperon, qui est vis-à-vis. Ils nous ont dit depuis que la résolution en avoit été prise, & l'exécution renvoyée au lendemain. Les Navires devoient les favoriser, & s'emboffer de la maniere suivante.

QUATRE Vaisseaux & quatre Frégates étoient destinés pour le bastion Dauphin : un égal nombre de Vaisseaux & de Frégates, parmi lesquels étoit le *Vigilant*, devoit attaquer la pièce de la Grave : & trois autres Vaisseaux & autant de Frégates, avoient ordre de s'attacher à l'Isle de l'entrée. Nous n'eussions jamais pû répondre au feu de tous ces Vaisseaux,

& défendre en même tems nos brèches ; de façon qu'il auroit fallu succomber , quelques efforts que nous eussions pû faire , & nous voir réduits à recourir à la clémence d'un vainqueur , de la générosité duquel il y avoit à se défier. L'Armée de terre n'étoit composée que de gens ramassés , sans subordination ni discipline , qui nous auroient fait éprouver tout ce que l'insolence & la rage ont de plus furieux. La capitulation n'a point empêché qu'ils ne nous ayent bien fait du mal.

C'est donc par une protection visible de la Providence , que nous avons prévenu une journée qui nous auroit été si funeste. Ce qui nous y a le plus déterminé , est le peu de poudre qui nous restoit : je puis assurer que nous n'en avons pas pour faire trois décharges. C'est ici le point critique , & sur lequel on cherche le plus à en imposer au public mal instruit : on voudroit lui persuader qu'il nous en restoit encore vingt milliers. Fausseté insigne ! Je n'ai aucun intérêt à déguiser la vérité ; l'on doit d'autant plus m'en croire , que je ne prétens pas par-là justifier

entièrement nos Officiers. S'ils n'ont point capitulé trop tôt, ils avoient commis assez d'autres fautes, pour ne les pas laver du blâme qu'ils ont encouru. Il est constant que nous n'avions plus que trente-sept barils de poudre, à cent livres chacun : voilà ce qui est véritable, & non pas tout ce qu'on raconte de contraire. Nous n'en trouvions même d'abord que trente-cinq ; mais les recherches qu'on fit nous en procurèrent deux autres, cachés apparemment par les Canoniers, qu'on sçait être partout accoutumés à ce larcin.

Les articles de la capitulation accordés par le Chef d'Escadre Warren, portoient en substance : Que la Garnison sortiroit avec armes & drapeaux qui seroient remis ensuite, pour être restitués aux troupes après leur arrivée en France : Que si nos propres Vaisseaux ne suffisoient pas pour transporter nos personnes & effets, qu'il en seroit fourni de la part des Anglais, ainsi que les provisions nécessaires pour le voyage : Que tous les Officiers à Brevet de la garnison & les habitants de la Ville pourroient demeurer

dans leurs Maisons, & jouir du libre exercice de leur Religion, sans qu'il fût permis de les molester, jusqu'à ce qu'ils pussent être transportés: Que les Bas-Officiers & les Soldats seroient mis, immédiatement après la reddition de la Ville & de la Forteresse, à bord de quelques Vaisseaux de S. M. Brit. jusqu'à ce qu'ils fussent pareillement transportés en France: qu'on auroit le même soin de nos malades & blessés, que de ceux des ennemis: que le Commandant de la garnison auroit la liberté de faire sortir deux chariots couverts, qui ne seroient visités que par un Officier seulement, pour voir s'il n'y avoit aucune munition de guerre: Que si quelques personnes de la Ville ou de la Garnison, ne vouloient point être vûës des Anglais, il leur seroit permis de sortir masquées.

Ces conditions étoient assurément favorables, & plus que nous n'aussions dû nous le promettre de l'état fâcheux où nous étions réduits. Rien n'est plus propre à prouver que les ennemis n'étoient encore point guéris de leur crainte. Ils redoutoient

nos fortifications, & avoient en cela plus de raison qu'il n'en faut pour les excuser. Leur tort est de n'avoir pas sçu pénétrer le manque de nos munitions de guerre. C'est ce qu'un ennemi habile & expérimenté auroit bien-tôt eu découvert.

Il y avoit quelques autres articles, qui furent ajoutés par M. Warren; sçavoir, que la reddition & l'exécution de chaque partie des choses ci-dessus mentionnées, seroient faites & accomplies aussi-tôt qu'il seroit possible : Que pour sureté de leur exécution, la batterie de l'Isle, ou l'une des batteries de la Ville, seroit délivrée avec toute l'artillerie & les munitions de guerre, aux troupes de S. Maj. Brit. avant six heures du soir : Que les Vaisseaux qui étoient devant le Port auroient la liberté d'y entrer, immédiatement après, & lorsque le Commandant en chef le jugeroit à propos : Qu'aucun des Officiers, Soldats, ou habitans de Louisbourg, sujets du Roi de France, ne pourroient prendre les armes contre l'Angleterre ou aucun de ses alliés pendant un an, à compter du jour de la signature de la capitula-

tion : Enfin , que tous les Sujets de S. M. Brit. détenus prisonniers dans la Ville ou dans l'Isle , seroient délivrés.

EN conséquence de cette capitulation, signée *P. Warren & Guillaume Pepperell* , les Vaisseaux de guerre, ceux de charge & de transport entrèrent dans le Havre de Louisbourg , le vingt-neuf. Nous n'avons que lieu de nous louer des manieres polies & engageantes de l'Amiral, qui a su contenir les troupes qui lui étoient soumises , & qui a eu pour nous toutes les attentions que l'on doit attendre d'un ennemi généreux & compatissant. M. Warren est un jeune homme d'environ trente-cinq ans , d'une très-jolie figure , & rempli des plus nobles sentimens. Il n'a cherché qu'à nous faire plaisir en tout , nous en avons eu la preuve à notre départ ; il nous falloit un Chirurgien sur le *Linceston* , Vaisseau qui nous a amené à Rochefort , & il nous accorda obligeamment celui du Vigilant.

MAIS nous avons beaucoup à nous plaindre du Commandant de terre, qui n'ayant pas pour nous les mêmes

égards , nous a laissé piller par ses troupes , contre la foi dûë à notre capitulation , & la sureté publique. Que pouvions - nous espérer d'un homme , que l'on dit être fils d'un cordonnier de Baston ? le Gouverneur , dont il étoit le favori , l'avoit gratifié de ce Commandement , au préjudice des plus honnêtes gens , qui en ont hautement murmuré. Les Officiers des Vaisseaux de guerre n'avoient pour lui qu'un mépris éclatant : ceux qui servoient sous ses ordres , ne le respectoient pas davantage. Pour nous punir de ne nous être point rendus à lui , il n'a cessé de nous persécuter : nous ne pouvons que lui imputer tout le mal qui nous a été fait. On lui a toujours porté d'inutiles plaintes contre ses gens , qui , dès que l'entrée de la Ville leur a été libre , se jetterent dans nos Maisons , & y ont pris tout ce qui les accommodoit. Notre sort n'a guères été différent d'une Ville abandonnée au pillage.

UN autre grief contre nos Vainqueurs. Il étoit stipulé par un des articles de la capitulation , que nous nous servirions de nos propres Vais-

seaux pour nous transporter en France , avec nos effets , & que s'ils ne suffisoient pas , l'ennemi nous en fourniroit , ainsi que des provisions pour faire le voyage ; mais , par la plus criante de toutes les injustices , on nous a refusé les Navires qui se trouvoient dans le Port , sous prétexte qu'ils apartenoient à des Négocians de France , comme si nous n'avions pas traité pour tout ce qui étoit dans la Place. Ce qu'il y eut de plus mortifiant , on avoit eu la malignité de nous laisser mettre ces Navires en état de naviger , & ce ne fut qu'à la veille de faire voile , qu'on s'avisa de nous chicanner aussi indignement. Sur ce beau prétexte , qui n'étoit au fond que la loi du plus fort , on se saisit des cargaisons de quelques-uns de ces mêmes Navires , où nous aurions trouvé des vivres pour nous nourrir pendant la traversée , au lieu que l'on nous a presque fait mourir de faim. Les Capitaines ont été contraints de racheter leurs Navires.

CET étrange procédé , que la Cour de France est intéressée à vanger , fait voir combien il faut peu compter sur la parole d'un ennemi comme

l'Anglais, sur tout en ces Pays éloignés, où l'honneur est au rang des choses inconnuës. En voici une autre preuve. Il y avoit eu une capitulation à Canceaux, par laquelle le sieur *Brastrik*, Officier qui y commandoit, ne pouvoit servir que dans le mois de Juin; cependant cet Officier a osé prendre les armes dès le mois de Mai. Si la Cour faisoit bien, elle useroit de représailles, & emploieroit nos troupes dès-à présent, à moins que la Cour d'Angleterre ne lui fasse raison d'un attentat aux loix Militaires reçûes parmi toutes les Nations Policées.

Telle est la description du Siège de Louisbourg, qui n'auroit pas duré si long-tems, malgré nos fortifications, si nous eussions été attaqués par des ennemis plus instruits dans l'Art de la guerre. On ne peut rien reprocher aux habitans, qui ont fait le service avec autant d'exatitute que les troupes mêmes, & sur qui ont roulé les plus grandes fatigues. On se défoit des soldats, ⁽²²⁾ ainsi il falloit

(22) *Un Soldat Français a été pendu durant le siège, pour avoir voulu nous trahir :*

loit que l'habitant se chargeât de ce qu'il y avoit de plus périlleux. Des enfans de dix & douze ans avoient pris les armes, & on les a vû sur le rempart s'exposer avec un courage au-dessus de leur âge. Notre perte ne s'est guères montée qu'à cent trente hommes, & il est sûr que celle des Anglais va à plus de 2 mille. Mais leurs forces étoient si considérables, que cette perte a été médiocre pour eux. Ils avoient plus de huit à neuf mille hom. de débarquement. Nous leur eussions fait plus de mal, si nous avions pû faire des sorties ; j'ai dit les raisons qui nous en ont empêché. Les bombes & les boulets des ennemis avoient mis notre pauvre Ville dans une affreuse désolation : la plupart de nos maisons étoient rasées, & nous avons été obligés de retirer les farines du Magasin Général, pour les exposer à l'air dans le jardin du Roi ; nous appréhendions que l'ennemi ne les brûlât, la plus grande

G

On le trouva nanti d'une lettre qu'il portoit au Général Anglais de la part d'un prisonnier.

partie des bombes tombant sur ce Magazin. Il faut qu'il nous en ait été jetté plus de trois mille cinq cens. Je ne sçais pas au juste combien il nous restoit encore de farines, mais je sçais qu'il y en avoit une grande quantité, & d'autres vivres à proportion. Mais cela ne pouvoit remplacer les munitions de guerre, qui manquoient absolument. Nous n'avions plus de bombes, & quand nous en aurions eu, elles eussent été entièrement inutiles, puisque nos mortiers étoient crevés, après en avoir tiré quelques coups. Nous avons eu tous les malheurs ensemble.

L'ENNEMI a tout fait embarquer, & n'a jamais voulu permettre qu'aucun habitant demeurât dans l'Isle. Il en auroit chassé jusqu'aux Sauvages, si cela eût été en son pouvoir. Cette conduite prouve qu'il a envie de s'y conserver : mais, si l'on parvient à prendre l'Acadie, je ne fais nulle difficulté qu'on vienne à bout de lui enlever l'Isle-Royale. Il paroît que la Cour d'Angleterre y fait passer de grandes forces; ce qui doit réveiller l'attention de la Cour de France, & l'engager à augmenter les siennes

par mer, afin de s'opposer au projet qu'ont formé les ennemis sur le Canada. Ils nous ont assurés, en partant, qu'ils en seroient maîtres l'année prochaine. Nous devons faire en sorte qu'ils n'ayent pas le même succès dans cette entreprise, qui acheveroit de porter les derniers coups à notre commerce. Seroit-il possible qu'il eussent de si grands revers sous l'invincible LOUIS XV. Et que tandis qu'un si vaillant Monarque fait trembler les Puissances qui osent lui résister, il souffre que ses sujets des colonies soient exposés à la violence de ses ennemis, & les seuls qui succombent sous la fatalité des Armes? Sommes-nous moins ses sujets? Nous serions bien fâchés de dépendre de toute autre Puissance.

JE finirai ce triste & malheureux récit qui m'arrache des larmes, par dire que la Cour doit étendre sa charité sur un nombre infini de misérables, qui vont mourir de faim en France, si on ne les secoure. Nous autres habitans de la Ville, nous avons encore conservé quelque chose des débris d'une fortune assez mince, à la faveur de la capitulation, quoique

mal exécutée : mais les habitans de la campagne ont tout perdu , comme ayant été exposés à la première foudroyée des ennemis. J'ai vu de nombreuses familles (car il n'est guères de Pays au monde , où l'on peuple tant que dans nos colonies Septentrionales) s'embarquer sans avoir de quoi se couvrir , & arracher de la compassion aux Anglais mêmes. J'en ai secouru autant que mes faucultés me l'ont permis , & plusieurs personnes ont imité mon exemple. La Courne laissera point périr des gens dont les fidélité a fait le malheur.

NOTRE Commandant , Mr. du Chambon , en a très-bien agi après la réduction de la Place. Il nous a protégé de toutes ses forces contre l'insolence de partie de nos vainqueurs , & il ne vouloit quitter la colonie que le dernier ; mais les Anglais l'ont forcé des'embarquer. Il a laissé un Officier pour le représenter , & avoir soin qu'on rendît aux habitans tout ce qu'ils avoient droit d'emporter , en vertu de la capitulation.

VOILA , mon cher ami , une relation détaillée de cette malheureuse affaire d'ont on parle si diversément.

Je vous puis protester que je n'ai rien
 tû de tout ce qui a pu venir à ma
 connoissance, que je m'y suis invio-
 lablement astringé à dire la vérité ,
 sans dessein d'offenser personne, par
 esprit de vengeance, ni autrement.
 Le même motif m'oblige à rendre
 au Ministre la justice qui lui est dûë.
 J'entens qu'on lui attribué en partie
 le désastre de notre colonie, comme
 s'il pouvoit être responsable des fau-
 tes de ceux à qui il en avoit confié le
 soin. Si vous êtes dans cette erreur
 populaire, le détail dans lequel je suis
 entré est capable de vous en tirer.
 Peut-on en effet, se livrer à des idées
 si peu conformes à la prévoyance de
 ce GRAND MINISTRE, à qui la ma-
 rine doit beaucoup, & à qui elle de-
 vroît encore davantage, s'il étoit le
 maître de lui restituer son ancien lus-
 tre? Il faut être peu au fait de ce qui
 se passe, pour donner dans ce travers.
 Faites qu'on l'écoute, qu'il soit le
 seul de qui dépende le nerf de ce puis-
 sant soutien de notre gloire & de no-
 tre splendeur, qu'on lui accorde des
 sommes suffisantes, pour construire
 autant de Vaisseaux qu'il nous en fau-
 droit, & qu'on ne regarde pas en

Cour, un objet indifférent, ce qui mériterait peut-être la principale & la plus sérieuse attention : Je vous réponds qu'alors vous verrez bien-tôt la Marine sur cet ancien pied, où elle a été quelque tems sous LOUIS XIV. Mais tant qu'on lui liera les mains, qu'il n'obtiendra que des secours d'argent foibles & impuissans, qu'on détournera les yeux de dessus ce mobile de notre grandeur & de notre Puissance : tout esprit clairvoyant & impartial se donnera de garde rejeter sur lui les coups portés à notre commerce Maritime, à qui l'Etat est plus redevable qu'on ne pense.

CROYEZ comme une chose des plus vraies que Louisbourg avoit été suffisamment pourvu de vivres & de munitions de guerre ; que le Ministre avoit lieu de se reposer sur cette partie de sa sagesse & de ses soins ; & que c'est au défaut d'économie, & à la dissipation de ceux qu'il avoit chargés d'y veiller, qu'il faut s'en prendre. Pouvoit-il prévoir que l'on consommeroit (²³)

(²³) *Ce qui a le plus servi à consommer*

follement des provisions consacrées pour les besoins d'une Colonie si utile ? Et quand il l'auroit déviné , que pouvoit-il faire autre chose que ce qu'il a fait ? Dès qu'il apprend que l'Isle-Royale est menacée, qu'il a avis de l'état où elle se trouve, il dépêche sur le champ un Vaisseau de soixante & quatre pièces de canon , afin d'y porter tout ce qui étoit nécessaire pour la plus longue résistance. L'événement a justifié que ce Vaisseau pouvoit passer : Falloit-il donc qu'il devinât aussi que l'imprudence le mettroit au pouvoir des ennemis ? On dit qu'il ne devoit pas être envoyé seul : cela est aisé à dire, mais n'est pas aussi

notre poudre , ce sont les armemens en course, dont on s'avisa dès qu'on eut sçu la déclaration de la Guerre. Les Officiers étoient intéressés dans les Corsaires; ce qui en procura à l'Habitant autant qu'il a voulu. Je dirai à cette occasion, que les Officiers étoient les maîtres du commerce , qu'ils achetoient les cargaisons dès qu'elles arrivoient , & qu'il falloit que les Habitans leur payassent les marchandises au poids de l'or. Mais ils ont une excuse dans les modiques appointemens que la Cour leur donne.

aisé à faire ; l'état de notre Marine ne permet plus, depuis long-tems, d'entreprendre une expédition dans l'instant qu'elle se présente, il faut du tems pour en faire les préparatifs ; & si l'Escadre sortie de Brest, sous les ordres de M. *du Perier*, étoit destinée à nous secourir, comme on le croit, il est donc évident que le Ministre n'a rien négligé pour nous garantir de l'infortune qui nous est arrivée ? On sçavoit en France que ce n'étoit-là qu'une entreprise de Colonie à Colonie, que l'Angleterren'y avoit encore envoyé aucune Escadre. (car celle qui y est allée, n'est partie que fort tard) On ne pouvoit donc s'imaginer, & que le Vigilant seroit pris, & que nous nous rendrions si-tôt. Ainsi, pour peu qu'on réfléchisse, il est clair que le Ministre n'a pas le moindre tort ; & qu'il y a de l'injustice de taxer sa prudence de l'avoir mal servi en cette occasion. On est d'autant plus blâmable d'en avoir la pensée, que les fortifications de Louisbourg font l'ouvrage de sa sage pénétration, qu'il s'est toujours appliqué à maintenir une Colonie dont il sen-

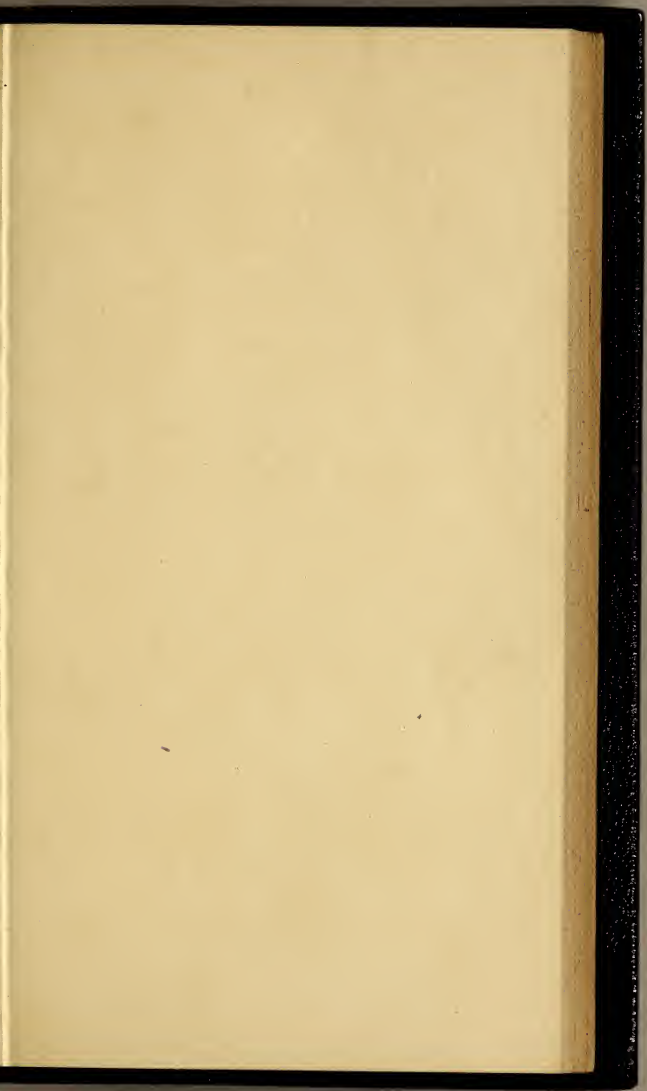
(81)

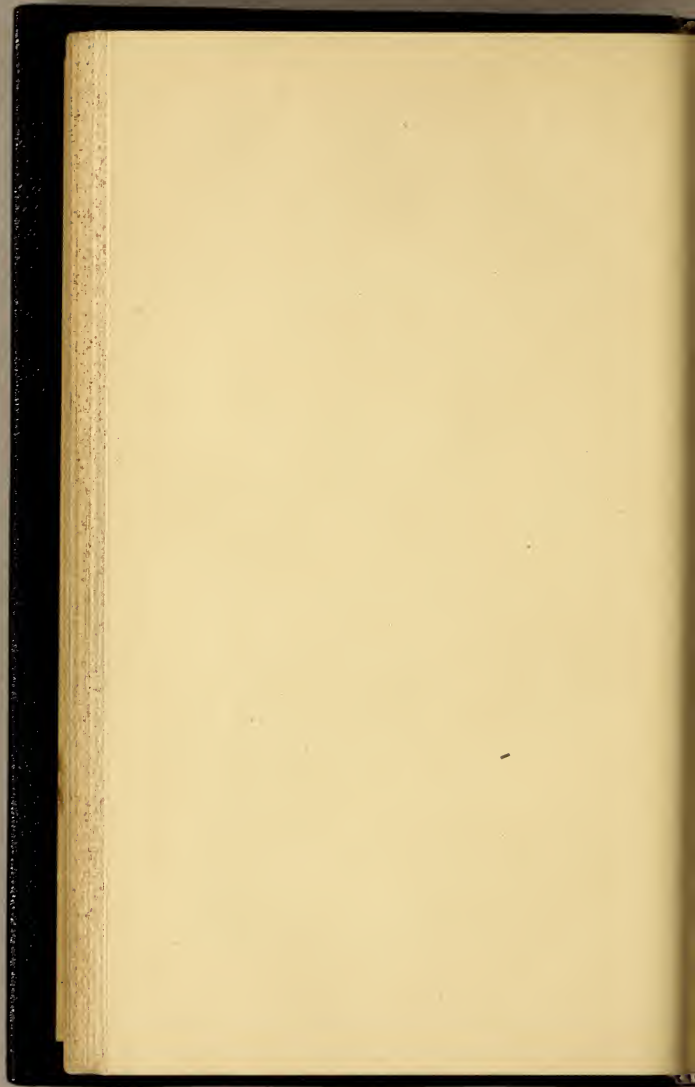
toit l'importance. Est-il raisonnable de présumer qu'il ait voulu perdre le fruit de tant de soins & de dépenses ? C'est l'hommage que je devois à la vérité.

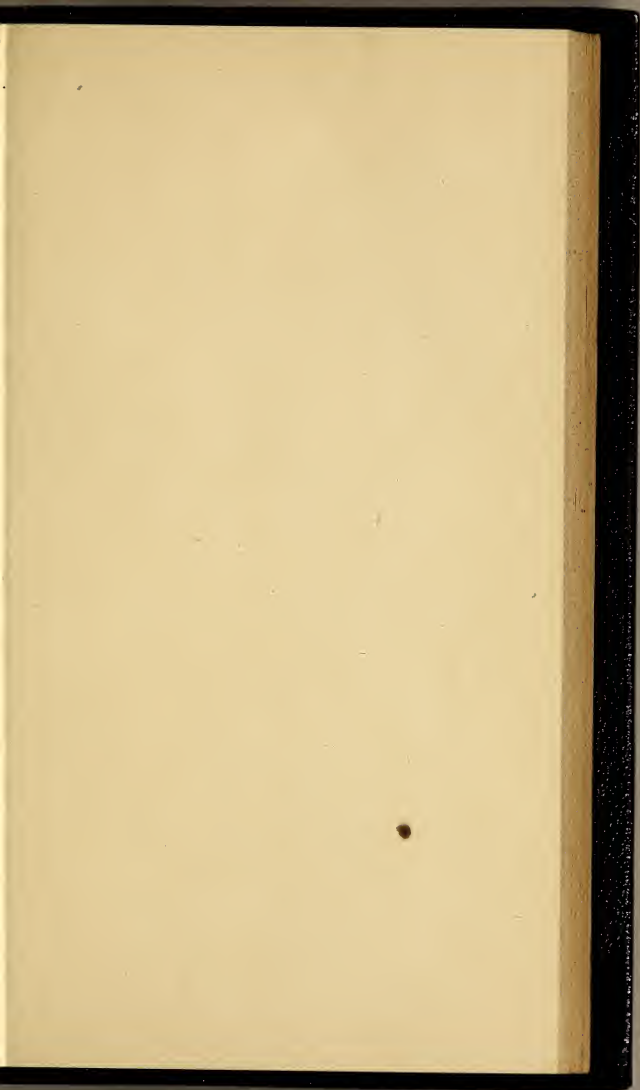
ADIEU , mon cher Ami , aimez-moi toujours bien , & comptez sur le plus tendre retour & la plus vive reconnoissance.

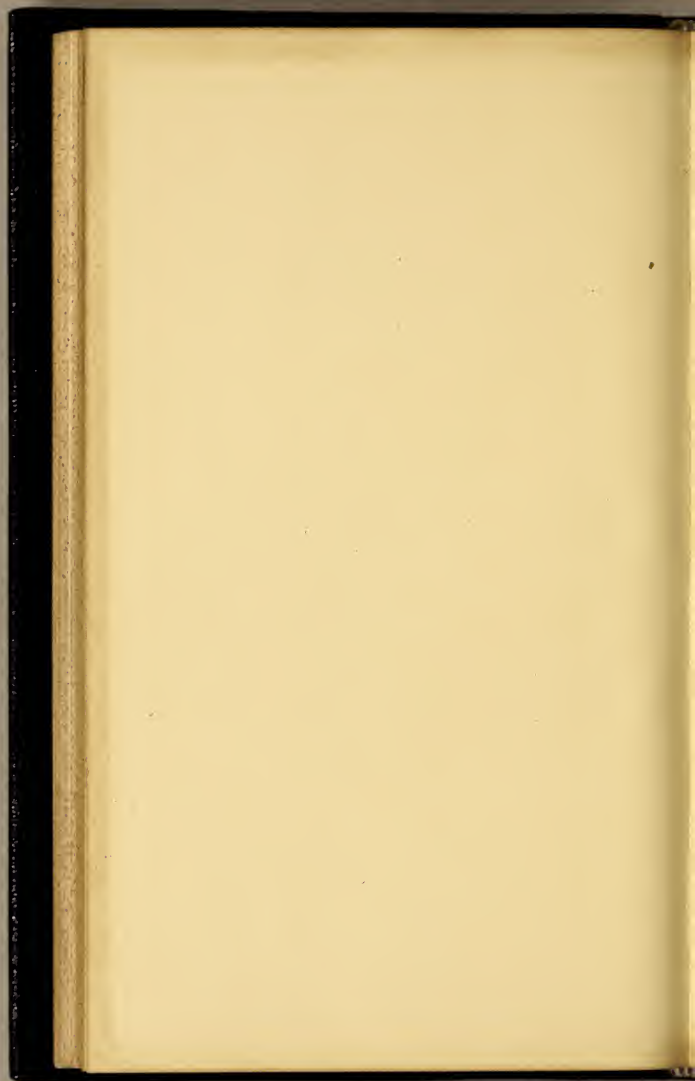
Je suis , &c. B. L. N.

A Ce 28. Août 1745.









Prof Geo Beaman
Chas
Can

E745

B1112

[R]

